

Métaphysique et sagesse *

FR. MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE, O.P.

LE SAINT-PERE, DANS SON ENCYCLIQUE *FOI ET RAISON*, rappelle que l'Eglise n'a pas de philosophie propre et que nous sommes chargés de trouver une philosophie qui cherche la vérité ¹ et qui puisse, par le fait même, aider à édifier une sagesse théologique spéculative. Il note quels doivent être les éléments essentiels d'une telle philosophie, et nous rappelle qu'il faut une philosophie sapientiale ². Que veut-il dire exactement en parlant d'une « philosophie sapientiale » ?

La philosophie, qui est essentiellement une œuvre humaine, implique tout un aspect scientifique. Le propre de la pensée scientifique est toujours d'analyser en cherchant les différentes causes ou en essayant, pour les sciences modernes, de préciser les lois qui permettent de connaître les relations nécessaires entre différents phénomènes. Même la métaphysique, la philosophie première, est une science : une science de l'être en tant qu'être ; si on regarde la philosophie première telle qu'Aristote l'a pensée, elle est en premier lieu une science qui analyse l'être en tant qu'être pour le connaître par ses principes et ses causes propres ³.

Mais il ne faut pas oublier – et c'est ce que nous voudrions rappeler dans ces quelques pages – que la philosophie première (ce qu'on a appelé tardivement la métaphysique) se pose la question (une question essentielle du point de vue philosophique) : Existe-t-il une réalité au delà de l'homme ? L'homme, en cherchant ce qu'il est et en cherchant ce pour quoi il existe,

* Le père Marie-Dominique Philippe n'écrivant plus à cause de ses yeux, les pages qui suivent sont la transcription, revue par lui, d'une conférence donnée à Saint-Jodard en octobre 2000.

¹ « L'Eglise ne propose pas sa propre philosophie ni ne canonise une quelconque philosophie particulière au détriment des autres. La raison profonde de cette réserve réside dans le fait que la philosophie, même quand elle entre en relation avec la théologie, doit procéder selon ses méthodes et ses règles ; autrement, il n'y aurait pas de garantie qu'elle reste tournée vers la vérité et qu'elle y tende grâce à une démarche rationnellement vérifiable » (JEAN-PAUL II, *Fides et ratio*, n° 49).

² *Ibid.*, n° 81.

³ « Il existe une science qui considère ce-qui-est en tant qu'il est et ce qui lui appartient par soi » (ARISTOTE, *Métaphysique* Γ, 1, 1003 a 21-22). « Nous cherchons les principes et les causes des réalités existantes mais, évidemment, en tant qu'elles sont » (*ibid.*, E, 1, 1025 b 23).

peut-il découvrir une Réalité première qui puisse être appelée « Dieu » ? – le mot « Dieu » nous étant donné par les traditions religieuses pour désigner un Etre suprême : le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Créateur. L'intelligence humaine, dans sa recherche métaphysique de l'être en tant qu'être, peut arriver à découvrir cette présence, cette *réalité*, de l'Etre premier ; et en le découvrant, elle peut comprendre qu'on est là en présence de quelque chose de tout à fait nouveau. L'homme découvre alors une nouvelle capacité de son intelligence : nous ne pouvons pas analyser Dieu – Dieu ne peut être que contemplé. Mais nous pouvons découvrir l'existence d'un Etre premier qui est Dieu ; il est en lui-même l'Etre parfait et, par rapport à nous, il est le Créateur.

C'est cette partie suprême de la philosophie, ce développement ultime, qu'on peut appeler sagesse ; aucune science particulière, aucune de nos sciences actuelles, ne peut atteindre l'existence de Dieu, ne peut découvrir son existence comme nécessaire. Cette découverte est donc le privilège d'une philosophie réaliste qui s'achève en une philosophie première de l'être en tant qu'être, philosophie qui peut être sapientiale. Aucune science humaine ne peut être sapientiale ; elle en reste à la découverte de lois regardant le conditionnement de la vie humaine, en particulier sa vie politique, mais ne peut s'élever au delà de l'homme et affirmer l'existence nécessaire d'un Etre premier, Dieu ¹.

Face aux idéologies athées, une philosophie sapientiale

Il s'agit de bien montrer ce que doit être cette philosophie sapientiale en face des philosophies contemporaines qui toutes proclament qu'elles ne peuvent pas découvrir l'existence de Dieu. Mais si elles nient l'existence de Dieu, c'est en raison d'*a priori* affectifs, et non pas en raison d'arguments proprement philosophiques. Elles nient Dieu parce que le « sujet philosophant », l'homme, n'a pas envie de chercher la vérité jusqu'au bout : il veut découvrir l'homme dans toutes ses dimensions, mais il s'arrête là, il s'arrête à l'homme. Il y a là comme un *a priori* : on considère que si on met une Réalité première au-dessus de l'homme, l'homme n'est plus un absolu, il ne peut plus être cherché pour lui-même – ce qui est faux, parce que si nous découvrons cette Réalité première, Dieu, nous la découvrons comme une source, et la source réelle de l'homme, de l'âme humaine. Si donc, dans une démarche volontaire et *a priori*, on ne le cherche pas, on ampute l'homme de sa vérité ultime, de sa dimension ultime.

¹ Aristote l'affirmait déjà à sa manière : « Il est absurde de penser que la politique ou la prudence sont ce qu'il y a de plus élevé, s'il est vrai que l'homme n'est pas ce qui est le meilleur parmi toutes les réalités dans l'univers » (*Ethique à Nicomaque* VI, 7, 1141 a 20-22).

Pour l'homme, être religieux, c'est-à-dire découvrir l'existence de Dieu et l'adorer, ce n'est en rien se diminuer, c'est au contraire découvrir sa dimension ultime : l'homme est ouvert à la transcendance, il est ouvert à Celui qui est premier et qui le dépasse infiniment. Et la relation à l'égard d'un Être infini, donc infiniment plus grand que nous, ne peut qu'agrandir l'homme et lui faire découvrir sa véritable grandeur. Donc, loin de diminuer l'homme en le repliant sur lui-même et en l'enfermant en lui-même, la découverte de l'Être premier, du Créateur, affirme au contraire la grandeur suprême de l'homme.

Nous voudrions donc montrer ce qu'est exactement cette dimension sapientiale que le Pape nous rappelle. Face à ceux qui, à cause d'un *a priori* affectif, ne veulent plus entendre parler de Dieu – cela sans le connaître, simplement parce que l'existence de Dieu les met dans une attitude qu'ils n'aiment pas et qu'ils ne veulent pas regarder en face –, nous voudrions montrer qu'affirmer l'existence de Dieu et la possibilité pour l'intelligence humaine de découvrir Dieu est au contraire pour l'homme la plus grande joie ¹ et, en définitive, ce qu'il y a de plus profond et de plus grand en lui.

Un ordre de découverte de la philosophie

Après avoir étudié les différentes manières dont l'intelligence peut atteindre l'homme – comme un être travaillant, un être responsable de ses activités, un être social –, le philosophe va pénétrer plus avant en cherchant la vérité pour elle-même dans une connaissance spéculative, en cherchant les causes propres de l'homme en mouvement par son corps, de l'homme vivant capable de se mouvoir, et en dernier lieu les causes propres de *ce qu'il est* comme être : le *to anthrôpô einai* ², « l'être à l'homme ». Le philosophe cherche donc là ce qu'est l'être *en tant qu'être* : l'être regardé pour lui-même, l'être distinct du devenir et du vivant, l'être comme tel, objet propre de l'intelligence. Et après la recherche de la cause formelle et de la cause finale – les deux seules causes de l'être comme tel, puisqu'il n'y a pas de cause matérielle de l'être, ni de cause efficiente –, on s'interroge : l'homme étant la réalité la plus parfaite que l'homme peut expérimenter, et la réalité la plus parfaite où on puisse saisir l'être, existe-t-il une réalité supérieure à l'homme ? Et on découvre la nécessité de poser l'existence de l'Être premier. Car toutes les réalités que nous pouvons expérimenter, et que nous pouvons analyser, sont limitées. Elles n'ont pas par elles-mêmes l'être parce qu'elles sont toutes limitées. Tous les hommes, dans leur être,

¹ « Le sage est l'homme le plus aimé de Dieu. Et ce même homme est aussi, semble-t-il, le plus heureux » (*ibid.*, X, 9, 1179 a 30-31).

² ARISTOTE, *Métaphysique* Z, 5, 1031 a 18-22 ; H, 3, 1043 b 2-3.

sont limités. L'être ne leur appartient donc pas entièrement : il est donné, il est reçu, il est participé. Par le fait même l'existence actuelle d'un homme limité dans son être réclame une autre existence. Cet homme limité est dépendant actuellement, dans ce qu'il y a de plus profond en lui – son âme, que le philosophe a découverte en étudiant l'homme vivant – d'un autre être. En étudiant l'homme comme vivant, le philosophe a pu préciser ce qu'est l'âme humaine, et que cette âme humaine ne peut pas être engendrée par les parents ¹. Les parents peuvent être source, et de fait ils le sont, mais ils sont source du corps, ils ne sont pas source de l'être spirituel qui est l'âme humaine. On cherche donc à découvrir ce qui est *avant* l'homme et qui est source de son être.

L'être spirituel de l'homme ne peut pas dépendre d'un autre être limité ; il ne peut dépendre que d'un Etre premier qui est à lui-même son être. C'est pour cela que dès qu'on a découvert la primauté de l'être-en-acte sur l'être-en-puissance, on affirme que seul l'être-en-acte peut être séparé et premier et ainsi, on pose un Etre premier, Acte pur – ce qu'Aristote lui-même avait découvert.

Depuis Aristote, l'être est le même, l'homme est le même, l'âme humaine est la même. Certes le contexte historique a complètement changé, le contexte historique d'Aristote est très différent du nôtre ; mais son être, comme homme, est le même que le nôtre. Et l'être d'Aristote, l'être humain d'Aristote, impliquait une limite comme le nôtre ; et un être limité fait appel, pour expliquer son existence, à un Etre parfaitement en acte, Acte pur. C'est comme cela qu'Aristote l'a appelé ².

Nous pouvons préciser que tout être humain, si nous le regardons du point de vue de son *être*, est limité, que cette limite ne provient pas de lui, qu'il ne peut pas la changer, et que son être-en-acte ne peut pas s'expliquer par sa limite : il exige donc de poser un Etre premier indépendant de lui mais cause de son être, transcendant par rapport à lui et cependant lié à lui par son être. Entre l'Etre premier et nous-mêmes, il y a quelque chose de commun au niveau de l'être. Il y a un être fini appelant dans tout son *être*, par tout son *être*, un Etre infini. Toutes les voies d'accès à la découverte de l'existence de l'Etre premier se ramènent à ce principe : Tout être limité dépend d'un être-en-acte. Il y a quelque chose en lui qui réclame d'être totalement au delà de toute limite ; l'être limité, fini, réclame l'Etre infini. C'est très curieux, mais c'est une exigence même du primat de l'acte sur la

¹ « Seul le *noûs* vient de l'extérieur ; seul il est divin » (*De la génération des animaux* II, 3, 736 b 27-28 ; voir aussi *ibid.*, 737 a 9-10) ; voir aussi *Parties des animaux* II, 10, 656 a 7 ; IV, 10, 686 a 27.

² Cf. *Métaphysique* Λ, 7, 1072 a 25 sq.

puissance et du fait que l'être-en-puissance n'existe que par l'être-en-acte. Ceci, poussé jusqu'à son extrême exigence, nous permet de dire que l'être humain, *tel* être, Pierre, ne peut exister que s'il y a un Etre premier, Acte pur ; autrement il ne pourrait pas exister. Il y a là une exigence métaphysique qui repose sur le principe du primat de l'être-en-acte et de la dépendance radicale de l'être-en-puissance.

L'importance de l'amour d'amitié dans cette découverte

Cette démarche que fait l'intelligence pour atteindre l'Etre premier est ultime, elle est difficile à faire. On comprend alors que l'homme, le philosophe, se serve de son amitié à l'égard d'un autre homme pour dire : « Faisons cette démarche à deux ». Quand on a à porter un poids trop lourd, on demande à l'ami de nous donner un coup de main ! Comme cette démarche est très rigoureuse et très simple, qu'elle demande le jugement d'existence à l'égard d'un homme (ou de nous-même) et que ce jugement d'existence doit avoir la plus grande force possible, il est normal de faire appel à l'ami pour que, d'une certaine façon, notre expérience soit décuplée par notre ami. Je suis, mon ami existe aussi ; je suis limité et mon ami est limité aussi ; je puis alors regarder mon ami dans son existence qui est, d'une certaine manière, doublée par la mienne, et dans sa limite qui est également doublée par la mienne. J'ai donc, d'une manière plus évidente, l'expérience de l'acte d'être de mon ami et de sa limite. J'ai l'expérience de l'acte d'être de mon ami lié à mon acte d'être puisqu'il est mon ami et qu'il l'est dans son être même. En même temps, je saisis qu'il est limité dans son être comme moi-même je suis limité dans mon être. La limite et l'acte sont en quelque sorte doublés ; si bien que, pour remonter jusqu'à l'existence de Dieu, il m'est utile de m'aider de mon ami. A deux nous pouvons plus facilement faire ce pas, mon ami insistant sur l'acte, moi-même insistant sur la limite ! Je suis poli, je fais passer mon ami avant moi, il insiste sur l'acte, il sait bien que son acte ne dépend pas de moi... et pourtant je l'aime plus que tous les autres hommes ; donc, si son exister dépendait d'un autre homme, il dépendrait de moi. Mais non, il ne dépend pas de moi, il est libre, et pourtant il est limité et la limite ne vient pas non plus de moi. Je voudrais que mon ami ne meure jamais, et mon ami peut mourir ; la limite de son être est indépendante de moi comme la mienne est indépendante de lui. Il y a donc, à l'intérieur de cet amour qui m'unit à lui, une objectivité qui me montre avec une évidence plus grande l'exigence de poser un Etre qui ne soit pas limité et qui existe pleinement en acte. C'est en définitive lui qui m'unit à mon ami dans son amour.

Par la sagesse, notre intelligence découvre sa propre source

Il est capital, pour mon intelligence humaine, de saisir cette exigence actuelle de la découverte de l'existence d'un Etre premier, Acte pur. Mon intelligence, en affirmant cela, reconnaît sa source : elle vient de cet Etre premier et, dans son être, ne peut provenir que de cet Etre premier. Seul l'Etre premier, qui dans son être n'implique aucune limite, peut être source d'un autre être. En disant cela, je suis sur la voie de préciser que dans cet Etre premier il y a identité entre ce qu'il est comme *être* et son *intelligence* ; il est nécessairement intelligent, puisque l'Etre parfait doit être intelligent. Etre intelligent, c'est une perfection de l'être. Et pour l'Etre premier, c'est une perfection qui n'a pas de limite, qui est infinie, qui implique donc une intelligence en acte. En l'Etre premier, l'être et l'intelligence ne font qu'un, et donc si je suis dépendant de lui, je suis dépendant de lui grâce à son intelligence et à son amour – puisque si son être est un avec son intelligence, il est un aussi avec sa volonté en acte, qui est l'amour. Je dépends de sa sagesse et de son amour. Et cet Etre premier, en me créant, me crée en pleine liberté : puisqu'en lui tout est acte, il n'y a pas en lui de potentialité, donc il ne dépend d'aucun autre, il transcende tous les autres, et s'il crée c'est de sa part un acte absolument libre. Je suis dépendant de lui, je reçois tout de lui du point de vue de mon être, et lui me le donne, me le communique, dans une totale liberté.

L'Etre premier demande d'être contemplé

Dès que je comprends cela, je comprends que je dois l'atteindre par une contemplation, parce que cet Etre premier ne supporte pas l'analyse. Je ne peux pas l'analyser (toute analyse serait fausse, imaginaire) puisque, comme Etre premier, il ne supporte aucune potentialité et donc aucune division. Il réclame donc de moi un nouveau type de connaissance, une connaissance contemplative, c'est-à-dire une connaissance qui dépasse l'analyse et qui est un pur regard. Dans cette démonstration qui me fait poser la nécessité de l'existence de l'Etre premier, mon intelligence a une acuité, une actualité toute nouvelle qui me permet de le contempler d'une manière très particulière. Je ne le vois pas, je ne l'expérimente pas, mais je sais qu'il *est*, et je sais qu'il me voit et me regarde puisqu'il m'a créé dans sa sagesse, dans la lumière de son être ; pour lui tout en moi est connu, tout est intelligé, je suis parfaitement connu de lui et je suis parfaitement aimé de lui, gratuitement, dans un don parfait.

Pour contempler cet Etre premier, mon intelligence s'aide toujours de l'amour de mon ami ; l'amour de l'ami est uni à l'intelligence dans cette contemplation pour mieux saisir la qualité de la connaissance que Dieu a de

moi et de l'ami, la qualité unique de son amour pour nous. Cela, je peux le saisir plus objectivement dans mon ami qu'en moi. Et à partir de là il y a une nouvelle connaissance de mon ami et un nouveau regard sur toute l'analyse que j'ai faite de l'être, puisque tout provient de cet Etre premier. Cet Etre premier est la source de tout ce qui est. Quand je regarde ces êtres dans la lumière de l'Etre premier, j'ai donc une nouvelle connaissance que j'appelle un regard de *sagesse*.

Le jugement de sagesse sur l'être créé

Dans le regard de sagesse, à la différence du regard scientifique, mon intelligence, ayant découvert l'Etre premier comme Cause de mon être, peut, à partir de cette Cause première, regarder l'être créé par elle et avoir alors de cet être créé une connaissance toute nouvelle, une connaissance sapientiale : je me vois dans le rayonnement, dans l'« émanation », de l'Etre premier ; et, de même, mon ami et toutes les réalités que précédemment je voyais directement en elles-mêmes en les analysant, je les vois là à partir de la Cause première et dans son rayonnement. Il y a donc un nouveau type de connaissance, une connaissance de sagesse. Alors que la connaissance scientifique connaît la réalité pour elle-même et en elle-même, la connaissance de sagesse est la connaissance *à partir de l'Etre premier*, à partir de l'Acte pur, à partir de Celui qui me porte dans sa causalité créatrice et qui me voit dans cet acte de Créateur : il m'atteint au plus intime de moi-même, c'est dans ce qui est le plus moi-même que je suis atteint par lui.

Le philosophe peut, à partir de l'Etre premier, regarder son ami et se regarder lui-même ; il comprend alors qu'étant un être participé jusque dans son intelligence et sa volonté, il peut rejoindre, connaître, le Créateur dans ce qu'il a de tout à fait propre, et peut donc connaître d'une manière nouvelle toutes les réalités qui viennent de lui : les connaître *comme elles viennent de lui*, du point de vue de l'Etre parfait, infini, d'où elles viennent, d'où elles procèdent.

Science et sagesse

Il y a donc deux moments qu'il faut bien distinguer dans la connaissance métaphysique de l'être. Il y a d'abord un aspect d'*analyse* qui atteint les causes propres et qui, en dernier lieu, atteint la cause propre selon la fin de l'être : l'être-en-acte, distinct, séparé, de l'être-en-puissance. Cette découverte achève toute l'analyse, tout le labeur philosophique. Et il y a un

regard contemplatif, qui n'est plus l'analyse, qui ne peut que se décrire, sur tout ce que l'Être premier, Créateur de tout ce qui est, me permet de connaître dans sa lumière.

Cette nouvelle découverte de moi-même a quelque chose de tout à fait propre. Me découvrir comme créature aimée gratuitement et totalement de l'Être premier, cela « colore » mon « je suis » ! Je suis une créature aimée de l'Être premier, et j'ai avec l'Être premier un lien très mystérieux, mais un véritable lien, plus réel que tout le reste puisqu'il vient de l'Être premier. J'ai avec lui une certaine parenté du point de vue de mon être. A cause de son origine première, à cause de Dieu, mon être devient très précieux. Quand je le regarde en moi-même je vois ses limites, ses terribles limites : cet être est corruptible, il ne peut pas durer toujours, il est dans le temps, il est dans un lieu, il est séparé des autres êtres. Et il y a des séparations terribles qui font que mon être ne s'épanouit pas autant qu'il le pourrait, puisque ces séparations sont des souffrances. Quand je vois mon « je suis », mon être particulier, dans la lumière de Dieu, je peux me reposer, je suis en pleine sécurité. Celui qui a créé mon être dans sa sagesse, dans sa lumière, m'accueille, parce qu'il m'a créé par bonté et qu'il est infiniment bon. J'ai donc, si l'on peut dire, une sécurité métaphysique, une sécurité de sagesse, d'être auprès de lui, d'être en lui. Il n'y a rien en dehors de Dieu. Comme Créateur, Dieu me porte toujours, il n'y a pas de distance entre lui et moi ; au plus intime de mon être il est présent (« présence d'immensité »), il me soutient dans mon être, il me porte dans mon être. Il ne peut rien y avoir en dehors de l'Être infini ; il n'y a pas de limites en lui, et s'il n'y a pas de limites il n'y a rien d'extérieur : tout est immanent à Dieu.

Cette présence du Créateur à moi-même est plus forte que ma propre présence à moi-même, parce que celle-ci reste une présence intentionnelle, de connaissance : mon être, je le connais, mais ma connaissance n'est pas mon être ; ma connaissance est limitée, et mon être aussi est limité. Si ma connaissance n'est pas mon être, la conscience que j'ai d'être présent à moi-même n'est donc pas mon être, c'est moi qui réalise cette présence ; et je sais bien que si je ne veux regarder que ce qui est connu par moi, ce que j'atteins par moi, je n'atteins jamais l'être. Celui qui veut se connaître en premier lieu n'atteint jamais l'être ; pour atteindre l'être je dois sortir de moi, et au terme j'atteins Dieu, qui est *autre* que moi. Tandis que Dieu est présent comme celui qui agit au plus intime de moi ; puisque je reçois tout de lui il est présent à mon être même, et il donne à mon être cette qualité unique : je *suis* en lui.

Transcendance de Dieu et immanence de sa présence

Toute la philosophie réaliste est ordonnée à la découverte d'un Être premier. Et quand je découvre cet Être premier, je l'atteins de l'extérieur, par un jugement d'existence – le jugement d'existence me fait connaître l'autre, et quand j'atteins Dieu, j'atteins l'Autre, Celui qui est totalement autre – et pourtant, parce qu'il est totalement autre, il est plus intime à moi-même que je ne suis intime à moi-même. Ainsi, cette transcendance va me conduire à une immanence extraordinaire : Dieu présent au plus intime de moi-même. Et cette présence, cette immanence de Dieu à moi-même est plénière. Rien en moi, dans mon être, n'est étranger à Dieu. Je peux, moi, être étranger à Dieu dans *ma conscience*, mais pas dans *mon être*. Mon être est totalement imprégné, si j'ose dire, de la présence de Dieu, de l'action de Dieu. Les scolastiques aimaient employer le terme latin *imbibitur* : mon être est comme imbibé de l'Être divin, tellement l'Être divin lui est présent.

La tentation de la voie d'immanence

On aura alors la tentation de dire : « Mais la vie aussi est immanente, le vivant est immanent à lui-même, donc je dois pouvoir découvrir cette immanence de Dieu par ma vie ? Or qu'y a-t-il de plus vivant en moi ? Ce n'est pas l'intelligence, c'est l'amour. Rien n'est plus vivant en moi que l'amour. Mon intelligence est très importante pour aimer, pour aller jusqu'au bout de l'amour, mais l'amour va plus loin ; alors ne prenons plus la voie aristotélicienne de la causalité, prenons cette voie de l'immanence ». C'est la grande tentation des modernes, c'est la tentation hégélienne, et on comprend bien cette tentation. Puisque Dieu est plus présent à moi que je ne suis présent à moi-même, il y a donc une immanence parfaite, une immanence totale, rien de ce qui est en moi ne fait obstacle à cela. Je devrais voir Dieu plus que n'importe quelle autre réalité ; il est la première réalité que je devrais voir à travers mon amour, puisque je peux, par mon amour, vivre dans une immanence parfaite. En aimant, je peux penser que j'entre dans une immanence parfaite. Alors, pourquoi ne puis-je pas prendre cette voie de l'amour, dire qu'aimer me permettra d'être tout proche de Dieu et dire : « Oui, mon amour rejoint l'immanence de Dieu » ?

En réalité, il y a là une grave erreur. Dieu est immanent en ce sens qu'il n'est extérieur à rien de ce qui est. Tout ce qui est « en dehors » de lui existe à partir de lui, à partir de sa sagesse et de sa bonté. Et il est en lui-même le Bien Souverain, l'Être infiniment bon. Mais pour moi, dans *mon* amour, je ne rejoins pas l'être ; mon amour est intentionnel, c'est-à-dire qu'il n'est pas l'être, je ne suis pas *que* amour. Mon être et mon amour sont distincts. Quand je dis à quelqu'un : « Je t'aime profondément », cela ne

veut pas dire que je suis *un* avec lui – si j'étais *un* avec lui je ne pourrais plus l'aimer. Je l'aimerais alors comme je m'aime ; au fond, ce retour sur moi montre bien que mon amour n'est pas mon être. D'autre part, si mon amour était mon être je ne mourrais pas ; je n'ai pas envie de mourir, et du point de vue de l'amour je ne meurs pas. Mais *mon amour n'est pas mon être* ! Je peux mourir et l'ami peut mourir.

Dans un regard de sagesse, je peux affirmer avec force que mon amour n'est pas mon être. Je peux le toucher aussi dans mon expérience, par exemple quand je dis « Je t'aime » à une personne qui est malade. « Je ne veux pas que tu sois malade ; je t'aime, donc tu ne devrais plus être malade ». Si mon amour était « la réalité », mon amour serait efficace. Tout ce qui est vrai de mon amour existerait parce que je le veux. Mais non, pas du tout : mon amour n'est qu'intentionnel, et c'est pour cela que si je regarde l'amour, cette immanence intentionnelle ne rejoindra jamais la présence de Dieu comme Etre premier. Il y aura toujours un « brouillard » : je sais que Dieu est là, humainement je l'aime, mais mon amour est autre que son être, l'amour que j'ai pour lui est autre que mon être. Il n'y a donc pas ce réalisme que l'amour réclame. L'amour ne peut pas tolérer de demeurer dans l'intentionnel ; c'est intolérable pour l'amour, en raison de son réalisme. Il faut sortir de l'intentionnel ! Il faut donc revenir à un jugement d'existence et faire tout ce long trajet de la philosophie réaliste : connaître l'homme. C'est la connaissance de l'homme existant qui me met dans la situation la meilleure pour m'élever jusqu'à Dieu, parce que je n'ai pas d'expérience plus parfaite que celle d'un autre homme, l'ami. C'est pour cela que pour la découverte de l'Etre premier, je donne la main à mon ami. Nous sommes deux, et nous savons l'un et l'autre que notre immanence dans l'amour ne peut pas atteindre l'être réel ; c'est la même chose pour moi que pour mon ami. Quand je suis malade et que mon ami m'aime et vient me visiter, il me dit : « Je t'aime, comme je voudrais que tu ne sois plus malade ! »... Mais c'est un souhait, ce n'est pas plus que cela, ce n'est pas la réalité.

La connaissance de l'être et la recherche de l'Etre premier

Seule donc l'intelligence de l'être me permet d'atteindre Dieu et de découvrir cette immanence extraordinaire de Dieu. La volonté et l'amour sont là pour me soutenir dans cette recherche. Je n'irais pas jusqu'au bout si je n'avais pas un très grand amour de la vérité, mais ce très grand amour de la vérité me fait découvrir l'Etre premier et je vois que *la Vérité, c'est lui*, parce que son être et son intelligence, sa connaissance, ne font qu'un, dans une identité parfaite : il est la Vérité substantielle, la Vérité première. Si je n'avais pas un très grand amour de la vérité, je ne découvrirais pas la Vérité

première, substantielle. Et si je n'avais pas ce très grand amour de la vérité, je ne saisis pas quelle est ma vraie situation en face de l'Être premier : je lui dois tout, il est mon Créateur. Et parce qu'il est mon Créateur il est intimement présent à mon être, tout mon être l'intéresse : mon être est de lui, mais il n'est pas lui, c'est un être créé et dans cet être créé, l'être est limité. Et si mon être est spirituel il reste cependant distinct de mon intelligence, distinct de mon amour.

On voit là comment la connaissance de sagesse permet au philosophe, par la connaissance réaliste de l'être, de poser l'existence de Dieu et de réfléchir sur la manière d'être de l'Être premier. Je n'ai pas d'expérience directe de Dieu, je n'ai pas la vision de son intelligence, de son amour ; cela m'échappe, cela me transcende. Mais ayant un très grand amour de la recherche de la vérité, toute mon intelligence est mobilisée pour découvrir Celui qui est premier, qui est ma source, qui est mon Père. Je fais ce très grand effort de l'intelligence pour atteindre jusqu'au bout la vérité, l'Être premier, Dieu, pour découvrir le lien qui existe entre Dieu et moi par la création, et dans cette lumière-là pour découvrir la « présence d'immensité » de Dieu. Je découvre aussi que Dieu est l'Éternel alors que je suis dans le temps, et que le temps provient de l'éternité ; il est autre que l'éternité mais il provient de l'éternité, et par le fait même mon intelligence peut rejoindre l'éternité par le temps présent : je n'existe que dans l'instant présent, créé, provenant de l'éternité. Par la sagesse, je puis donc comprendre que Dieu est plus présent à moi-même que je ne le suis à moi-même et qu'il demeure toujours dans cette présence. Et quand j'ai la certitude de cette présence, je peux m'abandonner à lui ; sans toucher son être mais en sachant *qu'il est*, je m'abandonne à lui.

La sagesse : finalité de la recherche philosophique

Si donc on fait l'analyse de l'être, c'est pour atteindre la sagesse. Et la sagesse ne s'enseigne plus, elle se découvre – on contemple la sagesse de Dieu. Cela se décrit, et on découvre que Dieu Créateur est Père de notre intelligence. Dieu, quand il crée des êtres spirituels, des êtres doués d'intelligence, nécessairement les soutient, les dirige, les conduit. Philosophiquement je suis obligé de dire cela. Je me pose alors la question : Quel est le moment principal de la coopération d'un être spirituel créé avec son Père, avec Dieu ? Je découvre ici que le premier moment de cette coopération ne peut être que la recherche de la vérité, puisque nous sommes *esprit* et Dieu regarde avant tout *l'esprit* en nous. Nos misères corporelles, Dieu s'y intéresse parce que cela a une répercussion sur notre intelligence, mais ce qu'il regarde avant tout, c'est la vie de l'intelligence et la vie du cœur, ce sont les intentions de notre vie. La première coopération, la plus

profonde qui se fait avec Dieu, c'est donc la recherche de la vérité, et là, dans cette recherche de la vérité, nous découvrons Dieu comme Père et nous comprenons que nous sommes enfants de Dieu. Et nous comprenons que Dieu ne veut pas nous donner tout de suite la récompense, qu'il veut que nous vivions un certain moment, qu'il y ait une recherche. Cela, c'est humain ; nous sommes des êtres chercheurs à cause de ce devenir, à cause de cette croissance. Nous cherchons la vérité mais nous savons qu'elle ne nous sera donnée parfaitement que dans la rencontre avec Dieu.

On sait trop bien qu'aujourd'hui, parler de métaphysique-sagesse semble à beaucoup, même parmi ceux qui se prétendent fidèles à Thomas d'Aquin, quelque chose d'anachronique, étant donné la place de la critique, du primat de la négation sur l'affirmation et de la prétendue impossibilité d'atteindre ce qui est. Mais, comme le dit très justement Aristote ¹, nier la possibilité d'atteindre *ce qui est* fait qu'on demeure dans la relativité absolue, et donc on ne sait même plus ce qu'est l'homme dans ce qu'il a de propre – on ne regarde plus dans l'homme que sa *manière de connaître*, sa fragilité, ses possibilités d'errance. Il n'est plus que le « roseau philosophe » qui se laisse guider par le souffle des vents multiples et divers ². Son unité n'est plus alors que dans sa capacité de recevoir toutes les influences, sans juger de leur valeur. Supprimer la philosophie-sagesse telle que nous avons essayé de la préciser, n'est-ce pas arrêter l'intelligence dans son élan de recherche de la vérité en l'obligeant à se replier sur elle-même ?

¹ Cf. *Métaphysique* Γ, 3, 1005 a 19 sq.

² Cf. Mt 11, 7-9 : « Jésus se mit à dire aux foules au sujet de Jean : "Pourquoi êtes-vous sortis dans le désert ? Pour contempler un roseau agité par le vent ? [...] Mais pourquoi êtes-vous sortis ? Pour voir un homme douillettement vêtu ? [...] Or ceux qui portent des habits douilletts sont dans les demeures des rois. Mais pourquoi êtes-vous sortis ? Pour voir un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète" ».